

## AVANT-PROPOS

### **LUSOTROPICALISME : DU MYTHE À L'OBJET DE RECHERCHE**

Les 14 et 15 décembre 1996, la revue *Lusotopie* organisait ses premières journées d'études sous l'égide de la IV<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études. La démarche qui nous avait guidés pour concevoir et organiser ces journées se voulait pluridisciplinaire et internationale. De fait, nous étions parvenus à réunir, face à une assistance nombreuse, plus d'une vingtaine de spécialistes des sciences de l'homme et de la société, historiens, anthropologues, sociologues, politologues, littéraires, linguistes, issus d'institutions et de pays aussi divers que possible. Il s'agissait, en quelque sorte, de réaffirmer notre conviction qu'il est plus que jamais nécessaire de dégager un espace de réflexion, d'expression et de recherche sur les enjeux contemporains dans les espaces lusophones.

Placées sous l'angle des « idéologies coloniales et des identités nationales dans les mondes lusophones », ces journées d'études consistaient en une mise en perspective des théories de Gilberto Freyre sur le lusotropicalisme. Difficile d'imaginer pour ces premières rencontres un thème traversant aussi bien l'ensemble des espaces lusophones. Avec le lusotropicalisme semble en effet émerger une sorte de « commun dénominateur » à ces espaces, « commun dénominateur » si contraire à nos habitudes et à nos comportements de chercheurs spécialisés dans telle ou telle aire politique ou culturelle de langue officielle portugaise où nous nous efforçons plutôt d'accuser les singularités de nos objets d'étude, ne serait-ce que pour écarter le spectre de tout nouvel empire, fût-il informel. Sous les formes vagues du métissage, de la tolérance raciale, de l'assimilation amène, de rapports sociaux guidés par l'affection et la douceur, le lusotropicalisme apparaît, en dehors du monde lusophone, comme une marque de reconnaissance à usage externe qui signale depuis longtemps les sociétés qui ont été colonisées à un moment ou à un autre par le Portugal. Malgré sa célébrité, le lusotropicalisme n'a inspiré qu'une très mince bibliographie spécifique que ce volume vient donc compléter. C'est d'autant plus opportun que l'actualité, avec l'institutionnalisation de la Communauté des pays de langue portugaise (CPLP) au mois de juillet 1996, fournissait à la fois une justification supplémentaire à ces rencontres et une

borne chronologique aussi commode que révélatrice de l'importance du lusotropicalisme pour comprendre le temps présent.

L'idée que la colonisation portugaise en Afrique a été exempte de racisme et s'est distinguée des autres par l'absence de *colour bar* et par un profond brassage des populations est encore très largement admise en Europe et en Amérique. De même, l'image déplorable qui est actuellement celle de la société brésilienne dans la presse internationale, qui se fait l'écho du drame des *meninos de rua* et des *sem terra*, n'a que très peu écorné celle de la cohabitation harmonieuse et mélangée entre les Noirs et les Blancs de ce pays. La déforestation de l'Amazonie et la notoriété des Ianomami ont peut-être réduit les « trois races » à deux et fait implicitement et mystérieusement sortir les Indiens du « creuset brésilien », mais le mythe du Brésil métis persiste avec une belle vigueur. Si, au-delà de Gilberto Freyre, le Brésil a été la terre natale de l'idéologie du métissage et de ses dérivées lusotropicalistes, c'est peut-être parce que la nation brésilienne, en raison des conditions particulières de son indépendance, ne pouvait se rattacher à aucune épopée comparable à celle des *Libertadores* des républiques issues de l'Amérique espagnole et, de ce fait, a dû s'adosser à une mythologie fondatrice de substitution. Quant au Portugal, le « *todos diferentes, todos iguai* », slogan scandé ces derniers mois pour conjurer la menace d'une montée de l'intolérance et des crispations identitaires, ne saurait masquer l'extrême difficulté – pour ne pas dire l'incapacité – à penser le racisme dans un pays qui s'est longtemps cru comme miraculeusement épargné.

Loin d'avoir affaire à un « concept dur », l'examen du lusotropicalisme et la comparaison entre ses diverses modalités entraînent donc sur le terrain souple de l'idéologie, de ses pratiques, de sa signification à l'intérieur des sociétés qui y ont eu recours, de sa réception par ceux qui la subissent. Les études présentées dans ce dossier se sont orientées dans ces directions et se sont attachées à démystifier la réalité et la portée du lusotropicalisme. Elles font, pour la plupart, apparaître que le recours au lusotropicalisme, quels que soient l'acception retenue ou le cas analysé, n'est pas le signe d'une tolérance propre au « monde que le Portugais a créé », mais a pour fin principale de conforter un modèle politique et social autoritaire et conservateur. Cette tendance commune ne saurait masquer que le lusotropicalisme n'est porteur de sens qu'une fois inséré dans un contexte précis, ou, en d'autres termes, qu'il a, non une histoire, mais des histoires dont les chronologies ne coïncident pas. De fait, la confrontation des points de vue lors des rencontres de décembre a fait apparaître que cette notion *a priori* familière à tous recelait en définitive bien des malentendus et suscitait des interprétations variées, voire divergentes, selon que le regard venait d'Europe, d'Afrique, d'Asie ou du Brésil. Le « dénominateur commun » se dérobaient et se dévoilait comme une illusion supplémentaire léguée par l'idéologie lusotropicaliste.

Ce n'est pas la seule découverte qu'ont permises ces journées d'études et que reflètent les pages qui suivent. Pour diverses raisons, il ne nous a pas été possible de publier dans ce dossier l'intégralité des communications, ni de rendre compte de la fertilité des débats qui ont scandé le rythme de ces journées studieuses. Souhaitons que les articles regroupés ici témoignent le plus fidèlement possible de la tonalité d'ensemble de ces rencontres et contribuent à ouvrir de nouvelles perspectives de recherche et de débats

futurs. Remercions enfin les institutions – en tête desquelles l'École pratique des hautes études et sa IV<sup>e</sup> section, mais aussi, à Lisbonne, la Fondation Gulbenkian et le service scientifique et de coopération de l'ambassade de France, et à Bordeaux le Centre d'étude d'Afrique noire – qui ont permis à ces premières rencontres de voir le jour. La satisfaction que nous éprouvons à présenter et à coordonner ce dossier ne saurait pourtant faire oublier les innombrables difficultés matérielles rencontrées dans l'organisation de ce type de manifestation.

*Le 10 juillet 1997*

Dossier thématique réuni par

**Déjanirah COUTO, Armelle ENDERS et Yves LÉONARD**